

Pour l'Atelier critique de l'Unil, l'auteur Adrien Rupp et le comédien Vincent Fontannaz reviennent sur leur pièce *Comment bruissent les forêts*, à voir bientôt à Neuchâtel

«Nous n'écoutons pas le vivant»

PROPOS RECUEILLIS PAR
HUGO MERZEAU

Théâtre ▶ Adrien Rupp, à l'écriture et à la dramaturgie, et Vincent Fontannaz, comédien et metteur en scène, se sont inspirés d'écoféminisme pour créer *Comment bruissent les forêts* à la Maison de quartier de Chailly, à Lausanne (notre critique du 24 avril 2021). *Le Courrier* avait publié un extrait de la pièce dans ses Inédits Théâtre¹ l'été dernier. Dans le cadre de l'Atelier critique de l'université de Lausanne (Unil), Hugo Merzeau a interviewé les deux artistes. Nous présentons ici une version courte de cet entretien, à l'occasion de la reprise de la pièce, jeudi prochain au Théâtre du Passage, à Neuchâtel. La veille à midi, Vincent Fontannaz dialoguera avec Yann Laville, codirecteur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, sur le thème «Dualisme nature-cultures».

D'où vient le titre de votre pièce?

Vincent Fontannaz: Initialement, j'avais choisi *Camping sauvage*. Après la lecture du livre d'Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, et lors d'une discussion avec Dominique Bourg (*philosophe et spécialiste des questions environnementales, ndlr*), le titre est devenu celui que nous avons gardé: *Comment bruissent les forêts*.

Votre pièce est-elle un prolongement de l'engagement écologique de Vincent Fontannaz, au Brésil notamment?

VF: La relation entre mon engagement militant et mon travail théâtral est à l'origine du spectacle. Après mes expériences au Brésil (*création d'un spectacle autour de l'eau et de la déforestation, ndlr*), j'ai découvert la réflexion anthropologique d'Eduardo Kohn. Je n'avais pas envie d'être sur le terrain, en action, mais



Vincent Fontannaz dans *Comment bruissent les forêts*. G. PERRET / LUNDI

d'opérer plutôt un recul. Entrer dans une boîte noire, en tant qu'humain, artiste, me confronter à un côté réflexif davantage que militant. J'ai toujours défendu le fait que ce spectacle ait lieu dans un théâtre plutôt qu'en forêt ou dans un autre lieu.

Adrien Rupp: J'ai le plus souvent de la peine à dire que je suis militant, entouré de personnes qui le sont. Je ne m'en sens pas la légitimité. Vincent m'a contacté pour ce projet et m'a parlé du livre d'Eduardo Kohn, que j'ai lu immédiatement. Je lui ai répondu que j'étais au Chili pour assister à une cérémonie ayahuasca, et il m'a dit: «C'est bon, tu es engagé.» Je n'en savais pas plus sur le projet. (*rires*)

Comment envisagez-vous le rapport entre humain et non-humain?

VF: Comment produire une dramaturgie «au-delà de l'humain», pour reprendre les termes d'Eduardo Kohn? Comment faire exister le non-humain et ce qu'il y a autour? C'est comme cela que j'ai «vendu» le spectacle au départ, puis le projet a évolué, intégrant une parole très intime. Il était important de partir de la petite porte de l'intime pour ouvrir sur le général, et se sentir légitime d'évoquer ces questions. Mais par rapport à mon idéal de départ, qui était de faire vibrer le non-humain sur scène, nous sommes allés ailleurs.

AR: Je ne suis pas d'accord. La place de l'humain a été une discussion non-stop, c'est là toute la thématique – et la difficulté – du spectacle. Pour avoir la sensation de sa disparition, il faut déjà avoir conscience de sa présence.

Pour parler de la nature, de l'universel, de cette chose du vivant plutôt, il faut partir du subjectif. La force de l'artistique par rapport à l'académique, la subjectivité, c'est cela qui est intéressant. Cela rejoint la question du militantisme. Chaque perspective comporte des biais. C'est notre choix de partir du point de vue de Vincent et d'assumer une forme d'égoïsme.

Trois moments sont en voix off. Ont-ils la même fonction dramatique?

AR: Après le doute, émerge une autre voix. Il fallait que ce soit une voix de femme. Nous nous sommes beaucoup inspirés de l'écoféminisme, notamment de Vinciane Despret et Ursula Le Guin (*autrice américaine de romans de science-fiction ou de fantasy, ndlr*). Dans une société patriarcale, blanche, mortifère par rapport à la nature, le problème est que nous n'écoutons pas le vivant. Dans notre travail, on écoute une voix féminine. Il fallait déconstruire un positionnement masculin.

La notion de fiction-panier répond à l'image de la figure héroïque de l'homme chasseur. Comment tuer cette figure héroïque? Ursula Le Guin démonte cette figure et celle du couteau comme premier outil. Dire que le premier outil était un couteau pour tuer un mammouth répond à une vision très masculine et patriarcale, car il a fallu certainement avant cela récolter les fruits, porter un enfant. Le premier outil était donc probablement un panier.

Nous avons essayé de construire un texte qui n'aille pas dans une direction comme une flèche, avec un héros qui résout une situation en tuant quelqu'un. Nous avons plutôt voulu tisser une histoire qui se réponde en écho, qui ne soit pas linéaire, allant d'un point A vers un point B, ce qu'Ursula Le Guin accuse d'être une écriture

patriarcale. Ce qui sous-tend le texte, ce sont des anecdotes qui n'ont l'air de rien. Ce tissage fait sentir la nature même du vivant, quelque chose de rhizomique, qui n'a pas l'air impressionnant en apparence.

VF: Petit à petit, on éclate l'ego. Comme Aladin frotte sur la lampe magique, on frotte, on frotte, on frotte. Dramatiquement, on suit toujours le fil de cet humain qui se décentre.

Quelles facettes de l'humour dévoile le spectacle?

VF: J'avais aussi envie de montrer un humain qui doute. C'est ce qui m'est arrivé à la naissance de mon fils. Devenir père est une espèce de tsunami qui vous submerge. On est ébranlé, soufflé. C'est là où se situe le trait d'humour assez fin. Ce gars est largué. Il raconte des choses, mais prend des virages qui donnent l'impression d'un voyage sans queue ni tête. On désamorce beaucoup aussi la figure du comédien. La position du doute est transposée sur scène dans cet homme qui n'est pas spectaculaire. Sauf lorsqu'il joue les démenageurs, là je joue, je fais du théâtre. J'amène ma maquette qui est ratée, etc. Il y a beaucoup de traits d'humour dans cette tentative d'être le héros de sa propre vie et dans le fait que ce n'est pas forcément gagné.

AR: On a longtemps été bloqués avec ce décentrement de l'humain. Finalement, tu restes avec ton corps sur scène, et tu parles de tout cela en étant un homme blanc plutôt aisé. La seule porte d'entrée, c'était l'autodérision. |

¹ Notre Inédit du 9 août 2021.

Rencontre «Dualisme nature-culture», me 27 avril à 12h15; *Comment bruissent les forêts*, je 28 avril à 20h, Théâtre du Passage, Neuchâtel, www.theatredupassage.ch

Retrouvez l'intégralité de l'interview sur le site de l'Atelier critique: wp.unil.ch/ateliercritique